

nable à ceux de l'évolution embryologique ? Ce qui est vrai, c'est que dans l'organisme psychique, les instincts qui paraissent d'abord sont ceux de la bête, puis les sentiments égoïstes, et plus tard les sentiments altruistes acquis par la race d'abord, la famille ensuite. Ce sont autant d'acquisitions successives qui ne sont dues ni au milieu ambiant, ni à l'éducation, mais tout simplement à l'hérédité... C'est ce qui explique que la perversité de certains enfants n'a jamais pu être corrigée malgré les exemples salutaires et les meilleurs enseignements de leur entourage... Les instincts sauvages ne sont jamais entièrement étouffés; grattez le vernis que la civilisation a déposé sur l'homme et vous retrouverez la bête ».

Si je rappelle ces idées de Garofalo, ce n'est pas que je les accepte dans leur intégralité. Je crois que les natures rebelles à la meilleure éducation sont l'exception. Toutefois il est certain que l'enfant naît et grandit avec des tendances, des penchants, et que si l'influence salutaire de l'exemple, de la réprimande et du châtement ne vient pas se faire sentir pour restreindre, annihiler les mauvais penchants lorsqu'ils se manifestent chez l'enfant, ceux-là acquièrent d'autant plus de force et d'empire qu'ils se répètent un plus grand nombre de fois : ils augmentent en intensité, au fur et à mesure de leur répétition, — c'est là une loi physiologique, — et finissent par se fixer, c'est-à-dire par devenir permanents et se manifestent, à un moment déterminé, par des actes délictueux. L'action de l'éducation est donc encore suffisamment grande quand il s'agit de former un homme pour que nous apportions sur elle tous nos soins. — Il n'est pas douteux d'autre part, que l'on arrive à la moralisation de l'enfant par l'éducation domestique et de l'homme par le travail.

L'éducation, dirai-je avec un grand penseur, est pour l'homme ce que le jardinier est pour la plante... Nos aptitudes et nos capacités peuvent être comparées à la pierre précieuse qui ne reçoit toute sa valeur qu'après avoir été taillée ; mais la taille ne saurait remplacer l'œuvre de la nature.

Quoi qu'il en soit, s'il était besoin de fournir la preuve des funestes conséquences du défaut d'éducation, on la trouverait dans ce fait, constaté par Raux (1), à savoir que sur 385 jeunes

(1) Raux, *Nos jeunes détenus*, Storck, Lyon, 1890.

détenus, 223 appartenait à des familles incomplètes, privées du père et de la mère ou de l'un des deux.

Si l'on se rappelle les relations intimes du vice et du crime, on comprendra combien la psychologie de la courtisane se rapproche de celle du filou et de l'assassin. Nos romanciers ont sondé et fouillé le cœur de la prostituée et du viveur. Le cœur du faussaire et de l'escarpe n'est pas moins instructif. Il est digne d'être disséqué avec l'amour que les âmes romanesque ont mis à scruter le cœur des « dégrafées ».

Jusqu'alors je n'ai parlé que du criminel à l'état d'isolement. Mais la foule comme l'individu pense, sent et agit ; elle a son intelligence, ses sentiments, son caractère. Comme l'individu, elle exprime sa pensée par des gestes, des paroles et des actes... Devant une situation comique, encore qu'elle soit tragique parfois, tout le monde rit ; devant un acte de courage, tout le monde se sent « empoigner » et applaudit ; devant un acte monstrueux, tous les visages s'étirent et les bras se lèvent pour « lyncher » le coupable... Mais, comme l'a bien exposé Henri Fournial (1) dans un travail fait sous la direction de mon savant ami Lacassagne, la foule a ses sentiments particuliers. Un étudiant seul, par exemple, est ordinairement un homme calme et sensé ; en bande, il semble pris de folie et se livre à mille actes ridicules ou insensés. C'est que la foule, c'est l'enthousiasme, c'est la panique, c'est l'absence de raisonnement, c'est l'emballement, c'est l'absence d'équilibre et de pondération, c'est l'exaltation, c'est le délire... Le frein qui existe chez chacun de nous, individuellement pris, disparaît dans les grandes réunions. Là se fait la diffusion suggestive et inconsciente d'une émotion qui aboutit à une action généralement insensée quand elle n'est pas coupable.

Les modificateurs physiques agissent sur les collectivités comme ils agissent sur les individualités. Les brouillards de l'Angleterre donnent le spleen, comme le soleil du midi produit ce que Daudet appelle le *mirage méridional*. Le ciel amollissant de l'Inde conduit au mysticisme. L'obscurité déprime le cerveau, et si elle est assez profonde et assez longue, elle finit même par

(1) Henri Fournial, *Essai sur la psychologie des foules*, Storck, Lyon, 1891.

l'affoler. Le cloître ombreux donne « froid dans le dos », comme les vieilles cathédrales où le jour n'arrive que tamisé et décomposé par les vitraux multicolores entonnent le chant mystique dans le cœur de l'homme.

L'influence d'un esprit sur l'autre est d'un poids considérable dans la vie sociale. C'est là de la contagion, de l'imitation qui produit les épidémies de convulsions (convulsionnaires du moyen âge, religieuses possédées de Loudun, danse de Saint-Guy), de même que la suggestion, — et dans les foules, elle s'exerce en progression géométrale, — mène aux Croisades, à la domination de certains hommes au caractère énergique et impitoyable. La crânerie, l'assurance dans la voix, la confiance en soi-même, un mot heureux magnétisent la foule. Ainsi opérait Jésus en annonçant le Messie rédempteur ; ainsi opéra Pierre l'Ermite en s'écriant, le doigt mystiquement tourné vers l'Orient : Dieu le veut, Dieu le veut ! Ainsi fit la Pucelle d'Orléans en répétant sans cesse avec une profonde conviction : Je suis la Pucelle envoyée de Dieu pour chasser l'Anglais ! Ainsi fit Napoléon : Soldats d'Arcole, souvenez-vous que je marche accompagné du dieu de la Fortune et de la Guerre !

Le magnétiseur, l'hypnotiseur agit sur un faible d'esprit, sur un croyant, sur un cerveau fertile en rêves ; les hommes de prestige agissent sur la foule crédule, toujours prête à s'emballer, toujours facile à illusionner ; le procédé est le même : dans les deux cas, c'est de la fascination. Le côté magicien étonne toujours et donne l'ascendant sur l'esprit des faibles : c'est la raison d'être des dieux mythologiques et autres, c'est celle des pythonisses, des fées, des possédées du démon. Le monde aime les charlatans, il croit aux choses mystérieuses et la magie a toujours prise sur lui.

Les crimes honteux commis par les foules en temps de révolutions et de convulsions sociales s'expliquent par l'imitation et la contagion : l'émotion commence, elle gronde, elle grandit comme la marée ; elle se communique des sens de l'un aux sens de l'autre comme l'électricité aux mains de ceux qui tiennent la même chaîne ; elle s'exalte, elle devient folle ; l'impulsion survient chez l'un et jaillit comme la vapeur brûlante qui sort de la bouche des cratères volcaniques, — et tous suivent

ordinairement la fange de la société, — depuis les impulsifs et les irréfléchis jusqu'aux indifférents et aux craintifs eux-mêmes. C'est ainsi qu'on s'explique les massacres et les incendies de la Révolution et de la Commune, c'est ainsi qu'on s'explique les monstrueuses horreurs commises sur cette malheureuse M<sup>me</sup> de Lamballe que la foule imbécile, brutale et cynique assassina et profana le 3 septembre 1792. — E. Zola s'est peut-être inspiré de cette abominable action lorsqu'il dépeint dans *Germinal* cette scène ignoble où des mégères affreuses mutilent les parties génitales de Maigrat.

Dans les foules, en temps de convulsions sociales, il se fait une fermentation qui permet aux mauvais penchants, aux mauvais instincts de s'échapper. Au milieu de l'ivresse morale, les gredins ont beau jeu. A côté des hallucinés temporaires, des impulsifs inconscients, des malheureux moutons de Panurge, il y a les meneurs. Ceux-là surtout restent responsables, car ils agissent, eux, par un intérêt quelconque et savent où ils vont.

Comme on le voit par cette courte analyse de la psychologie des foules, c'est l'imitation, que conduit l'instinct de vanité et d'approbation, qui fait la mode, les mœurs, les grands courants d'opinion, les grands mouvements d'enthousiasme comme les paniques les plus folles. Dans la foule, c'est la « Bête humaine » qui règne.

Pour achever de montrer toute l'influence des exemples et de l'imitation, nous terminerons par quelques considérations sur la suggestion. Ce n'est pas de l'hypnose expérimentale ou théâtrale dont nous parlerons, mais de l'hypnose à l'état de veille, contagieuse et inconsciente, journalière, pénétrante, à longue échéance. L'influence de la physionomie sur le geste et *vice versa* donne la clef de bien des manifestations individuelles et sociales.

L'influence du geste sur la physionomie est remarquable. Lorsque l'on donne un geste expressif à une femme hypnotisée, du même coup le visage se met en harmonie et concourt à la même expression. Une attitude tragique fait contracter le sourcil et imprime à la physionomie une expression de dureté caractéristique. Si l'on fait prendre aux mains l'attitude qu'on leur donne en les rapprochant de la bouche dans l'acte d'envoyer un baiser,

on voit aussitôt le sourire apparaître sur les lèvres. On peut ainsi faire naître sur les traits du visage l'humilité, la tristesse, la prière, la colère, l'effroi, etc.

Charcot et P. Richer ont montré qu'on pouvait de même réagir sur le geste en modifiant la physionomie à l'aide de la faradisation localisée des muscles de la face selon la méthode de Duchenne (de Boulogne). Dans ces conditions, le muscle contracté et exprimant une passion par les traits qu'il donne au visage, par la notion qu'il envoie au cerveau de son propre mouvement par l'intermédiaire de ses nerfs centripètes ou sensitifs, devient à son tour la cause de mouvements secondaires qui se passent, soit dans les autres muscles de la face, soit dans les muscles des membres et du tronc, et dont le résultat est d'affirmer et de compléter l'expression d'un des muscles de la face.

Une hystérique est plongée en état cataleptique, on la met dans une position inexpressive, la tête droite, les deux bras tombant naturellement le long du corps; vient-on à lui faradiser alors son *muscle frontal*, on voit le front se rider, le sourcil s'élever, l'œil devenir fixe et la physionomie prendre l'expression de l'attention d'abord, puis de la surprise et de l'étonnement. *En même temps*, la bouche s'ouvre légèrement et les bras s'élèvent à demi fléchis, la paume des mains tournée en avant, en un mot, l'expression se complète comme d'elle-même. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que si à ce moment on abaisse les deux bras de la patiente, la physionomie redevient inexpressive.

De même l'excitation galvanique du *muscle sourcilier* conduit à une expression de douleur et d'affliction qui se complète pour le reste de la face et le geste : la tête se penche sur le côté, la main se porte aux yeux ou au cœur.

Excite-t-on le grand *zygomatique*, on obtient l'expression du rire franc par la contraction simultanée du muscle palpébral inférieur, le muscle de la bienveillance (Duchenne), et en même temps les mains se lèvent devant la poitrine comme pour modérer les éclats du rire. Dans certains cas, l'expression prend alors des caractères caressants et amoureux.

Le grand *zygomatique* seul est le muscle du rire faux et menteur (Duchenne); *l'élévateur commun de l'aile du nez et de la*

*lèvre supérieure* est celui du dédain et du mépris. L'excitation du *triangulaire des lèvres* donne lieu à une attitude d'abattement et de tristesse. (Voy. A. Audibert, *Etude sur la physionomie*, thèse de Bordeaux, 1892).

Excite-t-on à la fois le *peaucier et le frontal*, on obtient l'expression de l'effroi et de la frayeur qui se complète par une attitude similaire. Mais il y a plus : on peut, par exemple, excitant le muscle du rire à gauche, et le muscle de la haine et de la colère à droite (palpébral supérieur) faire exprimer le plaisir et la satisfaction au côté gauche du corps, tandis que le droit porte l'empreinte et le cachet de la colère et du courroux (le sourcil se fronce, le poing se ferme et s'avance). En même temps tout ce jeu émotionnel de la physionomie retentit sur les fonctions organiques (accélération du cœur, de la respiration, rougeur de la face, sécrétion de sueur, de larmes, etc.). — Ces derniers signes émotionnels sont même les plus vrais, les plus sincères; car ils ne peuvent être ni simulés ni contrefaits.

Mais le *sens musculaire* peut lui-même suggérer l'acte et devenir le point de départ de mouvements automatiques parfaitement coordonnés. Dans l'état cataleptique, placez le nez entre le pouce et l'index du sujet, et aussitôt il se mouche; — mettez-le « à quatre pattes », une main avancée sur l'autre, et aussitôt le mouvement suit; — faites-lui saisir un rideau entre les mains, un pied sur le barreau d'une chaise, et immédiatement il cherche à grimper.

Les *suggestions par la vue et l'ouïe* ne sont pas moins curieuses. Dans l'état cataleptique, l'œil est fixe, mais vient-on à placer en face de l'œil un objet que l'on fait osciller, on voit bientôt le regard se porter sur lui et le suivre. Lorsque le regard se dirige en haut, l'expression devient riante et porte le reflet parfois d'une hallucination gaie; lorsque l'œil se dirige en bas, l'expression devient sombre et l'on peut y surprendre quelquefois les traces d'une hallucination terrible. Le geste de l'opérateur est servilement reproduit par la patiente qui se comporte comme si elle voyait le mouvement dans un miroir, — c'est-à-dire renversé.

La suggestion par l'ouïe est plus curieuse encore. Vient-on à placer une main sur le front du sujet et l'autre sur la nuque,

on le transforme en une sorte de phonographe d'Edison. Toutes les paroles prononcées devant lui sont machinalement répétées.

La musique elle-même impressionne le sujet d'une façon telle qu'il prend toutes les attitudes en rapport avec les sentiments variés qu'elle exprime. Un air de danse le fait danser, un chant d'église le porte à la mélancolie et le fait tomber à genoux.

L'automatisme suggéré peut aller plus loin ; il peut emprunter la mémoire et l'imagination et provenir d'impressions sensorielles multiples et associées. On met successivement entre les mains de l'hypnotisé un parapluie, un pardessus, des pincettes, etc. Le parapluie, il l'ouvre et frissonne comme s'il sentait la pluie froide ; le pardessus, il s'en revêt et le boutonne ; les pincettes, il s'approche aussitôt du feu et remue les bûches du foyer.

Pendant le même sommeil somnambulique on peut, par la parole, suggérer les actes les plus variés, les idées fixes et les hallucinations les plus bizarres, qui donnent lieu à des scènes mimées et parlées des plus remarquables. Vous dites à l'hypnotisée qu'elle est dans un jardin fleuri, aussitôt elle fait un geste de surprise, se baisse, admire et cueille les fleurs imaginaires que son esprit voit. Pendant qu'elle se livre à cette cueillette, vous lui faites remarquer qu'une grosse limace glisse sur la fleur qu'elle tient à la main ; elle regarde... l'admiration fait place au dégoût, elle rejette la fleur et s'essuie les doigts à sa robe comme si la limace les avait salis. Lui fait-on croire qu'elle est entourée de serpents, elle pousse des cris de terreur et s'enfuit en cherchant à se débarrasser d'étreintes qui n'existent que dans son imagination. Lui montre-t-on le paradis, le Père éternel, la Vierge et les saints, sa physionomie rayonne de joie, elle tombe à genoux dans une attitude de béatitude et de contemplation. Une fois commencée, cette hallucination, comme toutes les autres d'ailleurs, peut se continuer toute seule, selon l'ordre d'idées du moment et selon la richesse d'imagination propre au sujet. Voilà pourquoi chaque sujet se crée son paradis en rapport avec son degré d'instruction et son savoir. On peut d'ailleurs suggérer à un sujet qu'il est transformé en oiseau, en chien, etc., en une autre personne, et alors il prend les allures de son nouvel emploi.

C'est là une illusion, une hallucination, qui constitue un véritable *rêve vécu*, comme le dit Ch. Richet (1). On peut aussi lui suggérer d'oublier son nom, la mémoire des mots, des chiffres, etc., et il les oublie... On peut lui suggérer une paralysie soit à l'état somnambulique, soit à l'état de veille, et il sera *paralysé*, avec un membre flasque ou contracturé, insensible et présentant des réflexes tendineux exagérés. On peut aussi lui suggérer des idées fixes, des impulsions qu'il accomplit comme un automate, soit pendant l'hypnose soit après le réveil, avec résistance cependant quand les actes lui répugnent. Il y a plus encore, tous ces phénomènes (hémi-léthargie, hémi-catalepsie, hémi-somnambulisme, anesthésies suggérées, mouvements impulsifs suggérés, hallucinations, etc.) sont susceptibles de transfert par l'aimant.

Ce phénomène du transfert comporte une importance capitale en psychologie. Car, si l'aimant exerce son pouvoir, — et il l'exerce, — sur des phénomènes non seulement physiques comme les paralysies mais à la fois physiques et intellectuels comme des actes volontaires, et même absolument psychiques comme l'idée de faire un acte ou de prononcer une parole, comment exercerait-il ce pouvoir si les phénomènes psychiques n'avaient pas une base organique ? Je renvoie à Binet et Féré pour l'étude de cette intéressante question (2).

Le somnambule a une acuité des sens beaucoup plus grande qu'à l'état de veille. Il voit, entend et sent avec une autre intensité que nous. Chez lui il existe une hypersensibilité telle des sens et une persistance subjective (en dehors de l'objet) telle, qu'il y a dans cette nouveauté comme les éléments d'une suggestion à longue échéance, la vision de la pensée d'un autre, la double vue.

Tous ces phénomènes de pure curiosité ont une portée tout autre si on les envisage au point de vue psychologique. Il ne faudrait point croire qu'ils sont du domaine de l'inconnu. Non, tous les faits de suggestion, suggestion de mouvements, suggestion de sensations ou hallucinations, suggestion d'actes, s'expliquent par les lois de l'association soit des images, soit

(1) Ch. Richet, *Physiologie générale*, Paris, 1887.

(2) A. Binet et Ch. Féré, *L'hypnotisme chez les hystériques* t. XIX, p. 4, 1885.

des mouvements, et se rattachent ainsi à la science positive par des liens précis (1). L'hallucination et la sensation ont pour siège le même point des centres nerveux. Sensation, hallucination, souvenir, sont unis par une étroite parenté, et, soit qu'on ait l'impression réelle d'un objet, de la couleur rouge par exemple, ou qu'on se représente cette couleur par le souvenir, ou qu'on la voit dans une hallucination, c'est toujours la même cellule nerveuse qui vibre. C'est ainsi que l'hallucination d'une couleur donne naissance à une image consécutive en tout semblable à celle qui est la conséquence de la perception de cette couleur dans les conditions ordinaires.

L'hypnotique fait du blanc avec le mélange du rouge et du vert suggérés. Les couleurs imaginaires donnent des teintes résultantes qui sont toujours conformes aux lois de l'optique (Binet et Féré). L'hallucination d'une couleur se comporte donc exactement comme la sensation réelle de cette couleur. L'hystérique achromatopsique a l'œil insensible. Dans la catalepsie, si on promène un objet devant ses yeux, elle arrive à le fixer, et alors la sensibilité de la conjonctive reparaît. Mais il y a plus, car l'hallucination provoquée réveille la sensibilité de l'œil comme le faisait la vision d'un autre objet réel. On voit les rapports de l'hallucination avec la sensibilité générale. L'hallucination est donc le résultat d'une modification cérébrale identique à celle qui résulte d'une perception sensorielle normale. C'est une sorte d'image consécutive à longue échéance qui se réveille sous l'influence de causes spéciales, et qui résulte de ce que l'impression cérébrale, conséquence d'une sensation, ne disparaît pas avec l'impression d'un objet sur nos sens, mais en conserve une sorte de copie ou d'empreinte, qui s'atténue du reste avec le temps. Cette empreinte, c'est la base organique de la mémoire. On voit comment l'hallucination est reliée à la mémoire. C'est une sorte d'image-souvenir qui passe de l'état latent à l'état vif. Il y a en effet reviviscence possible des images ou idées mentales, possibilité de leur retour à l'état vif sans participation de l'impression sensorielle actuelle (images sensorielles) ou avec l'action effective des organes des sens (images motrices).

(1) Paul Janet, *De la suggestion hypnotique*, Paris, 1889.

L'illusion agrandit tout, donne un corps à une ombre et fait trembler l'homme impressionnable jusque dans ses fondements (Voy. Mosso, *La Paura*, Milano, 1885); elle peut armer son bras et lui faire commettre un acte coupable qu'il regrettera le lendemain.

L'enfant vient au monde avec une propriété que lui lègue l'hérédité; pendant sa vie il acquiert par lui-même certaines qualités, bonnes ou mauvaises. Au début de l'existence, il n'a que des sensations brutes qui, par leur transformation en mouvements réflexes, régissent tous les actes de sa vie. Plus tard, à mesure que ces rouages nerveux seront engrenés et perfectionnés, marchant de pair avec les sensations variées de tous genres fournies par le monde ambiant, il s'amassera dans sa mémoire une provision suffisante de faits, et l'enfant fera par lui-même la comparaison de ses sensations et les réunira en catégories d'agrément et de peine. Par la synthèse des impressions reçues il arrivera à considérer comme l'idée du *bien* l'ensemble des impressions agréables et comme l'idée du *mal* l'ensemble des impressions douloureuses. Mais ces notions morales sont singulièrement facilitées par l'hérédité et l'exemple qu'il voit autour de lui. De l'idée du bien et du mal physique, l'enfant, par une sorte d'épuration, passe à la notion du bien et du mal moral dérivée primitivement de l'expérience et n'existant pas sans elle.

Si l'enfant n'avait devant les yeux que de bons exemples; si l'homme ne se trouvait dans la société qu'en présence d'hommes vertueux et charitables, assurément l'homme moral de nos sociétés serait meilleur qu'il n'est, car tous, grands et petits, nous sommes essentiellement des imitateurs. Mais les spectacles de la vie, les luttes ardentes de tous les jours, les appétits violents, ont faussé dans nos cerveaux la notion du bien. Ce n'est plus une danse que l'on exécute autour du veau d'or, — cette idole méprisable, — c'est un prosternement dans la boue qui l'entoure. Ceux, — rares ils sont, — qui veulent rester debout, sont considérés comme des êtres archaïques et cyniquement on leur rit au nez. On conçoit tout ce qu'a de démoralisant une pareille organisation sociale, et combien triste est l'âme du penseur quand il voit que ceux devant qui on s'incline si bas ne sont souvent que de vulgaires farceurs quand ils ne sont pas des coquins fieffés.